

ne sont rien moins que flatteuses. J'avoue que je voudrais pour beaucoup n'avoir rien à voir dans cette maudite affaire. Je ne sais comment cela finira. Dans tous les cas, si j'ai à souffrir, ce ne sera pas impunément. On me payera le principal et les intérêts; j'y suis bien décidé.

Ses regards se portèrent sur le billet.

—Belle Béatrice, murmura-t-il; son premier début au théâtre. Par Jupiter! j'irai. Oui, ajouta-t-il en baissant la voix, et elle m'accompagnera. Oui, oui... l'a! c'est une bonne idée.

Il plia le billet soigneusement, et le plaça dans un pupitre qu'il ferma à clef. Il sonna ensuite vivement.

Aussitôt arriva le jeune homme à la figure jaune qui avait introduit le docteur Vargat, le jour où il avait renouvelé connaissance avec Hélène, dans la pièce voisine de la galerie de tableaux.

Il glissa dans l'appartement sans bruit, et s'arrêta à quelques pas du duc.

Celui-ci qui connaissait la singularité de ses mouvements, dressa la tête, et, le regardant d'une certaine façon, lui dit :

—Sylvain, pourriez-vous me dire si M. Rivolat est à Paris, en ce moment?

—Il y est, oui, monsieur le duc.

—Vous en êtes sûr?

—Parfaitement sûr, monsieur le duc. Des affaires d'intérêt privé le retiendront à Paris encore huit jours au moins, après quoi il se rendra en Bretagne où il séjournera quelque temps.

Le duc grinça des dents, mais sans manifester d'autre émotion.

—Nous aussi nous irons à la campagne, murmura-t-il.

Puis il étendit la main vers Sylvain, et dit :

—Vous pouvez vous retirer.

Sylvain hésita, comme s'il eût eu sur l'esprit quelque chose qu'il aurait voulu communiquer au duc, mais apparemment que l'air de son maître le retint, et il quitta l'appartement de la même façon qu'il était entré.

Après quelques minutes de réflexion, le duc se leva et se dirigea vers l'appartement d'Hélène.

Valentin, le page de la duchesse, en le voyant approcher, comme s'il eût obéi à un ordre reçu d'avance, courut vite dans le boudoir de sa maîtresse, où celle-ci était assise, lisant une lettre, et il la prévint de l'arrivée du duc.

Hélène cacha vivement sa lettre, et quand son mari entra, elle avait les joues un peu animées. Mais cette animation se dissipa graduellement, et avant que le duc eût fait connaître l'objet de sa visite, elle avait repris son teint habituel.

Le duc lui parla avec moins de contrainte qu'il n'en montrait depuis quelque temps, et elle fut surprise de le voir la plaisanter sur la réclusion volontaire à laquelle elle se condamnait.

Après quelques paroles indifférentes, il lui exprima son désir qu'elle l'accompagnât au théâtre, pour assister à la répétition générale d'une féerie qui, disait-on, devait surpasser en prodiges tout ce qu'on avait fait jusqu'à ce jour.

La duchesse fut surprise. Avec cette intuition particulière aux femmes, elle se demanda quel pouvait être le motif de cette proposition. Elle ne doutait pas que le duc n'eût un but; mais quel était ce but? Voilà ce qu'elle ne pouvait imaginer.

Elle avait bien entendu parler déjà de la jeune actrice à laquelle il était fait allusion; mais elle n'avait rien vu là qui pût éveiller ses soupçons. Enfin, elle accepta la proposition, avec un air de franchise parfaitement simulé.

—J'ai peur que cela ne vous ennuie, dit le duc, qui ne put réprimer un sourire de satisfaction.

—Dans votre compagnie, duc, impossible! répliqua-t-elle d'un ton hardie.

—Vous me flattez, madame, répondit-il en la regardant fixement, à travers ses paupières à demi fermées. Je n'espérais pas vous voir accepter avec tant de grâce.

—Vos désirs sont pour moi des ordres, dit-elle avec un léger ricanement.

Le duc lui prit la main, la porta à ses lèvres et imprima sur ses doigts le plus glacial des baisers. La duchesse sentit un frisson lui courir dans les veines, et elle détourna la tête.

Il laissa retomber sa main, indiqua brièvement le jour où devait avoir lieu la répétition générale, et l'heure à laquelle la voiture serait prête. Ensuite il prit congé d'elle.

Quand il fut parti, elle s'assit, pressa ses mains contre ses tempes, et se plongea dans les réflexions les plus profondes et les plus cuisantes. Elle voulait savoir quel était le but du duc en lui faisant une proposition qui, dans des circonstances ordinaires, aurait été la chose la plus naturelle du monde, mais qui, dans la situation où ils étaient réciproquement, était plus que singulière.

Elle se mit la tête à l'envers, et fut forcée d'y renoncer. Elle résolut de se préparer à quoi que ce fût qui arrivât, et s'il survenait des difficultés, à les combattre avec tous les moyens qu'elle aurait à sa disposition.

Elle tira la lettre qu'elle avait cachée à l'approche du duc, et se remit à la lire. Cette lettre était de Vargat, qui lui donnait quelque renseignement sur Rachel, dont il assurait avoir trouvé les traces. Elle contenait, en outre, des demandes d'argent, et aussi celle d'une entrevue,—le tout accompagné d'insinuations et de suggestions qui la remplissaient de crainte et d'horreur.

Elle commençait à sentir qu'elle avait payé et qu'elle continuait à payer infiniment plus cher qu'elle ne valait la couronne qui ceignait son front.

Malgré tout, elle répondit à la lettre, mais brièvement, d'une façon sèche, impérieuse, comme si elle n'eût fait aucun cas de la haine de Vargat, et eût méprisé son inimitié.

Cela ne l'empêcha pas de joindre à sa lettre la somme qu'il avait demandé, et elle ne refusa pas positivement l'entrevue qu'il sollicitait. Elle se contenta de dire qu'il était impossible en ce moment de lui assigner un rendez-vous, pour apprendre ce qu'elle n'osait confier au papier, mais qu'aussitôt qu'elle en trouverait l'occasion, elle s'empresserait de l'en informer.

Quand elle eut fini et mis l'adresse, elle sonna son page Valentin, lui remit la lettre, en lui ordonnant de la porter à la poste la plus proche, et de revenir après l'avoir mise dans la boîte.

Quand Valentin arriva à la poste, il lui fut impossible de trouver la lettre, quoiqu'il se rappelât parfaitement l'avoir serrée dans la poche de côté de son paletot.

Il tourna et retourna toutes ses poches, et fouilla jusque dans la doublure de ses vêtements, mais en vain. Il se souvint soudainement que, en quittant les appartements de la duchesse, il avait rencontré Sylvain, le valet de chambre du duc, et que, un moment, ils avaient lutté en jouant tous les deux, mais ce n'avait été qu'un moment.

Il retourna à la maison et se mit à la recherche de Sylvain.

Il le trouva dans sa petite chambre, assis à une table, et écrivant. Sylvain leva la tête, mais se remit aussitôt à sa besogne.

—Sylvain, murmura Valentin, j'ai perdu une lettre que la duchesse m'avait confiée.

—En vérité? s'écria Sylvain avec calme.

—Oui, répliqua l'enfant. Ne serait-elle pas tombée de ma poche quand tu m'as fait pirouetter, au moment où je passais près de toi?

—Je n'en sais rien, répondit Sylvain avec indifférence; j'ai ramassé une lettre dans le corridor tout à l'heure, est-ce toi qui l'avais perdue?

—Oui, s'écria Valentin avec vivacité. Où est-elle?

—Là, sur la table.

Il indiqua un billet qui était au milieu de quelques papiers.

Valentin le saisit, et l'examina en ouvrant de grands yeux.

—Est-ce celle que la duchesse t'a remise? demanda Sylvain en le regardant fixement.

—J'en suis sûr, répondit Valentin; voilà les initiales dans le coin de l'enveloppe.

—Il suffit, dit Sylvain en souriant d'une façon singulière. Va la mettre à la poste, et sois plus soigneux une autre fois.

—Je profiterai de la leçon. Merci, Sylvain, je te suis bien obligé.

Valentin porta sa lettre et revint dire à la duchesse qu'il avait fait sa commission. Il ne souffla pas mot de l'incident qui avait eu lieu, et Hélène, l'air parfaitement tranquille, sonna sa femme de chambre.

Elle sortit ensuite, fit quelques visites et se rendit chez un libraire en renom pour examiner les livres nouvellement publiés et voir s'il y en avait quelques-uns de nature à exciter sa curiosité.

Tandis qu'elle était en train d'examiner quelques brochures que le libraire lui avait apportées, Ernest Rivolat,—comme par hasard,—entra dans le magasin, et, naturellement, la salua et une conversation s'engagea entre eux.

Il offrit à la duchesse de l'aider dans le choix de sa collection, et s'arrangea de manière, en lui recommandant particulièrement la lecture d'un livre, à glisser un billet entre les pages.

Il venait de lui remettre ce livre, quand, à leur surprise, le duc de Flamanville entra et s'avança vers eux.

Hélène jeta sur lui un coup d'œil. Elle s'imaginait qu'il y avait une expression extraordinaire sur ses traits, tandis que ses regards se portaient sur Rivolat. Néanmoins, il y avait sur ses lèvres un sourire, qu'il fut naturel ou non.

Il dit à Hélène.

—J'ai aperçu la voiture à la porte, et, avec votre permission, duchesse, j'en profiterai pour retourner à la maison. Il fait un détestable vent d'est qui vous perce jusqu'aux os.

—Comment allez-vous, Rivolat? Je pensais justement à vous, au moment où je vous ai aperçu.

—Vraiment! répondit Rivolat avec le plus grand sang-froid.

Hélène avait rougi un peu en répondant au duc par un signe de tête affirmatif, mais elle ne tarda pas à redevenir calme comme à son habitude.

—Oui, répliqua le duc. La duchesse et moi nous devons aller voir la féerie qu'on dit être la chose la plus merveilleuse qu'il y ait jamais eu; ce n'est qu'une répétition générale, mais cela promet d'être très-curieux.

Nous avons une place dans notre loge. Voulez-vous venir? Ne dites pas non, je sais que cela vous amusera. Il y a là des acteurs qui seront excessivement drôles.

Il aurait été difficile de dire qui fut le plus étonné de cette proposition, de la duchesse ou de Rivolat.

Tous deux dissimulèrent leur émotion avec une habileté consommée, mais il y eut un silence frappant.